

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Élisabeth Vonarburg

Sylvie Bérard

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37250ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérard, S. (2006). Compte rendu de [Élisabeth Vonarburg]. *Lettres québécoises*, (121), 37-37.

Élisabeth Vonarburg, *Reine de Mémoire. 1. La Maison d'Oubli*, Québec, Alire, 2004, 694 p., 17,95 \$.

Jouer aux Maisons

Avec ce premier d'une série de quatre romans, la célèbre auteure de science-fiction québécoise pénètre de plain-pied dans le domaine de la *fantasy*. La marche était-elle aussi haute qu'il paraissait ?

Le roman s'amorce en 1789, dans une ville du sud-ouest de la France. On y voit évoluer les jumeaux Senso et Pierrino, jeunes garçons épris d'aventures, et de leur sœur cadette Jiliane. À la mort de leurs parents, les enfants ont été confiés à leur Grand-père Sigismond, libre penseur et riche commerçant, ainsi qu'à cette mystérieuse Grand-mère, venue d'ailleurs, de *là-bas*, qui vit claquemurée dans ses appartements.

LA PORTE D'À CÔTÉ

Jusque-là, rien que de très familier ; Élisabeth Vonarburg nous aurait-elle concocté un roman historique ? Non pas, puisqu'il y a cette mystérieuse « fenêtre-de-trop », que les enfants repèrent dans un des murs extérieurs de la maison et qu'ils sont apparemment les seuls à percevoir. Il y a aussi cette étrange carte les entraînant en imagination — vraiment ? — là où se plante le coupe-papier. Surtout, il y a tout le contexte du roman : une France parallèle où la Révolution n'aura pas lieu, dominée par une religion fondée sur le principe de l'existence d'une sœur jumelle de Jésus. Avec, tout autour, un monde où l'Amérique — l'Atlantie — a bel et bien été découverte, mais où l'évocation même de certains territoires de l'Orient — l'Émorie — est de l'ordre du tabou.

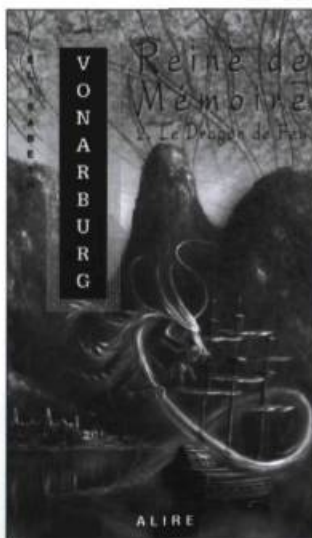
Si l'on se sent au départ en terrain relativement familier, au fil de la lecture, on prend la mesure de cet écart. L'histoire est tissée de subtiles variations.

Si l'Office du Mercredi saint ressemble assez à l'habituelle cérémonie dominicale — on lit les Évangiles jusqu'au moment où les Saint Gémeaux roulent les Dés, on partage l'Eau, le Pain et le Vin comme lors de la Cène —, à partir du Jeudi saint, ce sont l'évêque Marie-Anne et l'évêque Bertrand qui célèbrent les Offices. Le Jeudi saint, l'évêque Bertrand lit la suite de l'Évangile de Thomas décrivant la Passion de Jésus sur la Croix. Et domma Castelet, comme la Bienheureuse Sophia, la vit, face aux fidèles, clouée devant l'autel sur une croix invisible (p. 502-503) !

Le récit lui aussi se développe selon deux trames parallèles. À l'histoire des jumeaux et de leur jeune sœur se juxtapose celle de Gilles Garance, leur ancêtre. Le roman se fait donc double récit d'apprentissage : celui des trois enfants qui vont peu à peu entrevoir les mystères de leur monde — et ses périls — et découvrir les secrets de leur origine, et celui de Gilles Garance, novice déchu de la Maîtrise où il devait



apprendre à devenir mage. Ce tome se termine sur la fin d'un cycle pour la double batterie de personnages.



PIERRES ANGULAIRES

Il n'est pas possible de décrire toutes les ramifications qu'emprunte l'histoire et toutes les subtilités de sa narration. Disons cependant que cette œuvre, quoiqu'elle s'aventure dans un territoire encore inexploré par Vonarburg, ne dépaysera pas pour autant le lectorat fidèle de l'auteure. Dans ce glissement subtil vers un genre somme toute assez voisin, à peine les thèmes chéris de l'auteure (la place des femmes dans la société, la construction des mythes, les rapports de classe, etc.) prennent-ils un tour plus merveilleux. Ainsi les pouvoirs extrasensoriels développés dans la série *Tyranaël* sont-ils ici nommés magie. De même, dans ce culte fictif de la France de ce dix-huitième siècle-là, n'est-on pas bien loin des préoccupations religieuses que, dans *Chroniques du Pays des Mères*, on situait dans un passé mythique.

Au cœur de ces préoccupations thématiques et esthétiques, on retrouve aussi une même fascination pour la langue et l'art de raconter. Les personnages de Vonarburg, tels ici ceux du grand-père et de la grand-mère, sont souvent des conteurs. Dans *La Maison d'Oubli*, la réflexion sur la création des univers fictifs passe aussi par la présence d'un jeu de cartes fictif, le Jeu des Cinq Maisons, dont on se sert pour évoquer les mythes. Par ailleurs, le choix du point de vue, celui de personnages jeunes et avides d'apprendre, donne lieu à de subtils moments d'écriture permettant de revisiter des notions familières :



ÉLISABETH VONARBURG

« Veux-tu prendre le T avec moi, Jiliane ? » propose énigmatiquement Grand-mère. Jiliane est contente que Grand-mère l'appelle par son vrai nom, et non Julie-Anne, mais elle délibère un moment. Va-t-elle demander « quel T ? » Ou suffit-il d'attendre et la réponse viendra-t-elle d'elle-même ? Comme presque toujours, elle choisit la seconde option. (p. 357)

Ce roman de près de sept cents pages bien tassées est d'une forme extraordinairement maîtrisée. On retrouve la même richesse du style combinée à un paradoxal dépouillement formel auxquels nous a habitués l'auteure, une plume tout aussi incisive et économique et pourtant foisonnante. Cette écriture sait nous entraîner dans les dédales d'un récit d'une complexité extrême tout en ouvrant de temps à autre des interludes comme de véritables petits bijoux narratifs, tel ce passage où, du point de vue d'un des jumeaux — le plus gourmand bien sûr —, les richesses culinaires orientales sont décrites et commentées.

Un régal à tous égards.